

ELAINE SHANNON

Préface de Michael Mann



PAUL LEROUX

L'ENTREPRENEUR DU CRIME 2.0

Harper
Collins

ELAINE SHANNON

Paul LeRoux
L'entrepreneur du crime 2.0

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
CLAIRE-LUCIE POLÈS

Harper
Collins

Titre original :

HUNTING LEROUX

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC,
New York, U.S.A.

© 2019, Michael Mann Books.

© 2019, HarperCollins France.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de
l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait
une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-0446-5

*À mon mari, Dan Morgan, et à notre fils, Andrew
Shannon Morgan, ma terre et mon ciel ;
À mon frère, Edward Hogan Shannon,
une force de la nature ;
À mon frère, Michael Willard Shannon, et à mon neveu
Michael Willard Shannon II, qui sont parmi les étoiles.*

*J'ai assisté au mystère inconcevable d'une âme qui n'avait
ni retenue, ni foi, ni crainte, et qui cependant luttait
aveuglément avec elle-même.*

JOSEPH CONRAD, *Au cœur des ténèbres*¹

*Vous devez vous faire de l'horreur une amie. L'horreur
et la terreur morale sont vos amies. Et si vous ne le
faites pas, alors elles deviendront des ennemies qui vous
terroriseront... Il faut tuer sans faire de sentiments... sans
passion... sans jugement ! Car c'est le jugement qui a raison
de nous.*

JOHN MILIUS et FRANCIS FORD COPPOLA,
Apocalypse Now

1. *Au cœur des ténèbres*, Livre de poche, 1988, traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Catherine Pappo-Musard.

Tous les agents non étatiques, qu'ils soient bien ou mal intentionnés, tirent profit de deux phénomènes concomitants. D'une part, des flux croissants d'informations, de marchandises, de services et de personnes circulent à l'échelle mondiale. N'importe où dans le monde, il est devenu possible – voire normal – d'acheter quelque chose et de se le faire livrer en trois jours. D'autre part, à l'ère du numérique, il est désormais possible, grâce aux ordinateurs devenus ultra-performants, d'accéder en un clic à des informations sur à peu près tous les sujets. C'est un progrès énorme pour la plupart de l'humanité, mais les agents pernicieux peuvent également exploiter ces progrès techniques pour perfectionner leurs méthodes.

L'une des conséquences de ces deux phénomènes, à laquelle nous sommes en train d'assister, est que les agents non étatiques, bien ou mal intentionnés, peuvent accroître leur pouvoir, leur influence, leurs capacités, et devenir compétents dans des domaines qui étaient auparavant la prérogative des États-nations.

Lieutenant-général Michael K. Nagata¹

1. Directeur du Conseil de la stratégie militaire au National Counterterrorism Center et vétéran des forces spéciales de l'armée américaine.

25 SEPTEMBRE 2013

Le géant blond sanglotait sur son siège. De grosses larmes dégouлинаient sur la tenue qu'il avait choisie pour passer inaperçu : un short de bain à fleurs bleu turquoise et des tongs.

Dennis Gögel, ancien tireur d'élite de l'armée allemande, venait d'arriver à Monrovia, capitale du Liberia. Il était missionné par Paul Calder LeRoux, son boss, un entrepreneur excentrique qui avait fait fortune en vendant des produits pharmaceutiques sur Internet. Fort de son succès, LeRoux avait ensuite diversifié ses activités : trafic de cocaïne colombienne, de méthamphétamine coréenne, d'armes de pointe, profit de guerre, commerce illégal avec l'Iran. Pour régler ses comptes, il avait recruté une armée de mercenaires, anciens militaires américains ou européens de retour d'Afghanistan, d'Irak ou de missions de maintien de la paix de l'OTAN. Si la plupart des vétérans supportaient sans peine le retour à la vie civile, certains, comme Gögel, restaient des enfants perdus en mal d'aventure, à la recherche du pays imaginaire. LeRoux devenait alors leur Capitaine Crochet : il les hébergeait dans une planque au cœur de la station balnéaire trépidante de Phuket, en Thaïlande, pour leur fournir l'adrénaline dont ils ne pouvaient plus se passer. Il ne leur demandait rien en

échange, sinon d'exécuter ceux qui menaçaient ses entreprises ou se mettaient en travers de son chemin.

Gögel, le meilleur tireur de l'équipe, se voyait souvent attribuer les contrats les plus juteux, payés en extra. Sa mission à Monrovia, la première qu'il effectuait pour le compte de LeRoux, consistait à exécuter Joey Casich, agent de la DEA en poste à l'ambassade des États-Unis, ainsi que son indic, Zaman le Libyen – surnommé Sammy par ses collaborateurs colombiens –, qui utilisait son statut de capitaine de marine comme couverture pour dissimuler des activités de trafic de drogue. Le but de LeRoux, c'était de collaborer avec une organisation colombienne impliquée dans un trafic de cocaïne importée d'Amérique du Sud, qui transitait par l'Afrique de l'Ouest avant d'être revendue sur le marché européen. Et Casich et Sammy contrariaient ses plans.

Au cours des préparatifs de la mission, le chef des hommes de main de LeRoux, Joseph Hunter, sniper et sergent-instructeur de l'armée américaine à la retraite, avait reçu des photos de surveillance de Casich et de Sammy, ainsi qu'un rapport détaillé de leurs allées et venues quotidiennes. Sur les photos, on voit Casich et Sammy ensemble un peu partout à Monrovia. Hunter, tueur à gages méthodique et sans pitié, les avait placardées au mur, dans la planque des mercenaires, afin de permettre à Gögel et à Tim Vamvakias, ancien policier américain, de garder leurs visages en mémoire avant de mettre au point leur plan d'attaque.

Sammy ne passait pas inaperçu. C'était un jeune flambeur au teint mat, aux yeux noirs et au sourire carnassier. Impossible de le rater avec son look de gangster de la côte Ouest : T-shirt noir, pantalon cargo, lunettes teintées. En revanche, l'agent américain était plus difficilement reconnaissable. Teint pâle, âge, taille et poids moyens, souvent vêtu d'un K-Way, d'un polo et d'un treillis, il ressemblait à tous ces hommes d'affaires en transit dans les aéroports ou les couloirs d'hôtel aux quatre coins du monde. C'était

calculé. Pour voyager incognito, il ne faut pas se faire remarquer. Vêtements confortables, aux couleurs passe-partout, assez amples pour pouvoir se déplacer facilement, enfoncer une porte, escalader un mur ou sauter par la fenêtre en cas d'urgence : c'est l'uniforme des agents de la DEA. Aux pieds, des baskets pour courir, discrètes, pas trop voyantes. Une chemise beige et une veste multipoches pour ranger une arme de poing, un badge, des menottes et autant de téléphones portables que les agents ont d'identités. Pas de shorts, sauf à la salle de musculation. Les costumes sont réservés aux cérémonies de remise de diplôme des enfants, aux mariages, aux audiences de divorce et aux enterrements.

Dans les quatre avions qu'il avait pris entre Phuket et Monrovia, Gögel avait délibérément ignoré les conseils vestimentaires de Hunter ainsi que le proverbe préféré de sa grand-mère : « *Man soll das Fell des Bären nicht verteilen, bevor er erlegt ist.* » Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il s'apprêtait à empocher 80 000 dollars pour ce petit extra, ça valait bien une tenue de plage exubérante. Il espérait que ce contrat marquerait le début d'une longue collaboration avec LeRoux et les Colombiens. Ils ne manquaient pas d'ennemis. Il lui suffirait d'en exécuter quelques-uns pour s'en mettre plein les poches.

— Ce boulot, c'est comme un jeu ! avait dit Gögel à Hunter alors qu'ils réfléchissaient à leur plan. Je n'aurais pas pu rêver mieux.

Seulement, rien ne s'était passé comme prévu pour le jeune Allemand qui se retrouvait à présent menotté au siège d'un avion privé. Le pilote et le copilote attendaient sur le tarmac d'obtenir le feu vert pour décoller direction White Plains, État de New York. De là, on le transporterait jusqu'à une cour fédérale au sud de Manhattan.

Il y avait juste assez de jeu dans les menottes pour que Gögel puisse porter la main à la bouche, ce qu'il faisait à intervalles réguliers pour embrasser un bout de papier sur lequel une Russe

rencontrée à Phuket avait griffonné son numéro de téléphone. Sans doute une fille qui comptait pour lui. On ne s'attend pas à voir un grand costaud pleurnicher comme ça. À croire qu'on peut être un tueur dur à cuire et impitoyable, habitué à observer sa cible par la lorgnette d'une arme, doublé d'un grand romantique. Les voies de l'amour sont impénétrables.

Vamvakias était menotté à l'arrière du jet, avachi et presque inerte. Grand, maigre, âgé de quarante et un ans, il était originaire de San Bernardino en Californie. Il était resté plus longtemps dans l'armée que Gögel. Lors de son témoignage à la barre, il expliquerait y avoir passé treize ans, dont huit au sein de la brigade cynophile de détection des explosifs et dans une unité d'élite du raid. Il n'avait jamais été déployé comme soldat en zone de guerre mais, après avoir quitté l'armée américaine en 2004, il s'était mis à son compte pour continuer à proposer ses services en tant que spécialiste des chiens d'intervention à Doha, au Qatar et à Kandahar, en Afghanistan. Il s'était finalement fait virer pour avoir menti à propos de son état de santé : diabétique, son corps commençait à le lâcher. Il savait que, cette fois-ci, on ne lui ferait pas de cadeaux.

Le jeune Gögel avait du mal à tenir en place. Il se tortillait sur son siège en grimaçant. Pour ne rien arranger, l'hyperactif Taj, agent de la DEA de trente-quatre ans, s'était installé en face de lui après lui avoir gentiment expliqué qu'il était là pour s'assurer que Gögel ne manquait de rien pendant le vol. Il avait fait signe à l'hôtesse d'apporter un autre Pepsi à son pote le surfeur en lui précisant que non, elle ne pouvait pas le consoler, même s'il faisait un peu pitié. Le bel Allemand n'avait que vingt-sept ans, mais sa vie était finie. Ce qui l'attendait, c'était une peine de prison d'au moins vingt ans, dans une minuscule cellule de 8 m². En sortant, il aurait la cinquantaine et une petite bedaine (Gögel et Vamvakias ont tous les deux plaidé coupables de complot en vue

d'assassiner un agent fédéral et un de ses collaborateurs ainsi que d'autres crimes graves. À eux deux, ils ont été condamnés à deux cent quarante mois de prison.)

Taj n'éprouvait aucune pitié pour Gögel. Pour lui, il méritait largement de passer quelques petites dizaines d'années à l'ombre. Taj rentrait à peine d'Afghanistan où il avait passé quatre ans infiltré dans les rangs des talibans et du cartel d'héroïne qui les soutient pour recruter des informateurs. Il avait combattu en première ligne aux côtés des Américains et de leurs alliés. Il avait vu de braves types mourir, des gars bien plus jeunes que lui ou Gögel tomber sous les bombes que LeRoux vendait sans vergogne à l'Iran pour armer les terroristes. L'agent n'avait que du mépris pour son prisonnier. Ils avaient combattu en Afghanistan en même temps, dans le même camp. Taj se demandait combien de civils l'Allemand avait froidement exécutés dans le simple but de vérifier que son arme ne s'était pas enrayée.

Quelques minutes avant le décollage, Taj, qui portait un sweat bleu marine orné du sigle de la DEA en grosses lettres jaunes, s'était penché vers Gögel pour lui crier :

— Alors comme ça, on ne me reconnaît pas ?

Gögel l'avait regardé en secouant la tête. Il ne lui avait fallu qu'une seconde pour comprendre. Il avait écarquillé les yeux. *Putain, Sammy le Libyen ? C'est un féd ?* C'est à ce moment-là que l'Allemand s'était mis à pleurer. Il venait de se rendre compte que tout ça n'était qu'une mise en scène. On lui avait tendu un piège, et il était tombé dedans comme un débutant. Taj, c'était sa cible. Ils se regardaient, si proches et pourtant si lointains.

Taj avait eu une enfance plus heureuse que son prisonnier. Gögel avait vécu une enfance ordinaire, quoiqu'un peu morne. Taj, quant à lui, avait grandi dans un foyer aimant, choyé par sa famille, tandis qu'à l'extérieur la guerre faisait rage. Il était né à Kaboul en 1979, quelques mois avant l'invasion soviétique. Il avait passé

les dix premières années de sa vie au milieu des tirs croisés des moudjahidine et des troupes soviétiques qui occupaient Kaboul. Le soir, il se réfugiait avec sa famille dans l'abri antibombes froid et humide qu'ils avaient creusé sous la table de la salle à manger. Chaque jour, des missiles explosaient près de sa maison ou de son école primaire. Son oncle, médecin, avait été tué par un tir de roquette qui avait détruit l'hôpital où il soignait les blessés. Ses grands-parents et un autre de ses oncles avaient été massacrés à la baïonnette par des soldats soviétiques venus piller leur ferme.

En février 1989, alors que l'occupation soviétique vivait ses derniers jours, la police secrète du régime communiste avait commandité l'assassinat de son père, un ingénieur qui travaillait au service politique de l'ambassade des États-Unis. Ce n'était pas la première fois qu'on l'accusait d'espionnage. Il avait déjà subi la torture. Un de ses amis qui travaillait dans le renseignement avait eu le temps de les prévenir, lui et sa femme. Il fallait quitter le pays sur-le-champ. Les parents de Taj avaient alors dû faire un choix terrible. Ils s'étaient séparés de Taj, âgé de dix ans, et de ses deux sœurs adolescentes, pour les confier à un passeur qui s'était engagé à les conduire au Pakistan par la passe de Khyber. Ils avaient ensuite enveloppé leur dernier-né dans des couvertures avant de grimper dans un autre véhicule conduit par un second passeur. Ainsi, même s'ils étaient arrêtés et exécutés, leurs enfants avaient une chance de s'en tirer.

Ce périple sur les pentes verglacées des montagnes de l'Hindou Kouch, au-dessus de la vallée de Tora Bora, avait signé la fin de l'enfance pour Taj. Maintenant, c'était lui l'homme de la famille. Avant de partir, son père lui avait confié la garde de ses deux sœurs aînées. Il devait les guider à travers la montagne pour les mettre en sécurité. Taj savait que les jeunes filles vierges se vendaient à bon prix dans les bazars. Il savait aussi ce qu'il avait à faire : rester aux aguets, se cacher, ne jamais s'arrêter même pour dormir, et

toujours être en mouvement. La famille s'était retrouvée par miracle à Peshawar. Après quelques années d'errance, ils s'étaient installés en Californie, dans une ville cosmopolite où les *taquerías* côtoient les restaurants vietnamiens et les salons de tatouage. Son père avait trouvé du travail dans une entreprise pétrolière américaine, mais les fins de mois étaient difficiles. Taj cumulait les petits boulots pour payer ses livres, ses chaussures, ses frais de scolarité et avoir un peu d'argent de poche. Il avait grandi en vénérant pêle-mêle le prophète Mahomet, Abraham, Jésus, la constitution des États-Unis, le système éducatif américain, l'éthique du travail, Willie Nelson et les Harley-Davidson.

Après les attaques du 11 septembre 2001, il avait pris la décision de s'enrôler dans l'armée américaine mais, face au désespoir de sa mère qui le suppliait : « Pitié ! Pas la guerre ! », il avait consenti à faire des études de droit pénal à la place. Après son master, il avait postulé à la DEA. Il avait accepté l'offre qui lui était faite, à condition d'être sur le terrain et pas derrière un bureau, à traduire et à taper des rapports. Taj détestait la bureaucratie. Heureusement, dès sa première semaine, on lui avait confié plusieurs missions d'infiltration : grâce à son physique méditerranéen, il était rapidement passé maître dans l'art de se faire passer pour un dealer de méthamphétamine ou d'héroïne mexicain sans parler la langue, tout juste un mélange d'anglais et d'espagnol appris grâce à ses copains, au lycée.

Pour jouer le rôle de Sammy le Libyen, il n'avait même pas eu besoin de feindre un accent arabe. Il lui avait suffi de poser sur quelques photos, fringué comme un mafieux plein aux as. Il avait vite compris que l'important, ce n'est pas la façon de parler mais la façon de se tenir. Tant qu'il roulait des mécaniques, qu'il se vantait de l'argent qu'il s'appropriait à empocher ou à faire gagner à ses cibles et qu'on le prenait pour un tueur froid et méthodique, personne ne l'inquiétait ou ne lui posait de questions sur ses origines.

En 2009, il était retourné dans son pays. Sa mission : infiltrer les rangs des talibans et du cartel d'héroïne qui les finançait. La production florissante des champs de pavot de la campagne afghane avait transformé un conflit local en un bourbier inextricable. Taj parlait plusieurs langues et pouvait recruter des informateurs en farsi, en dari et en pachtou. Il avait décidé de mettre à profit sa connaissance du terrain pour changer la vie des Afghans ordinaires, ces gamins jetés dans la rue, dans le froid, mendiant pour obtenir quelques pièces ou un peu de nourriture au beau milieu des champs de mines, des cimetières et des égouts à ciel ouvert. Était-ce de l'altruisme, le syndrome du survivant ? Toujours est-il qu'il avait conscience de la chance qu'il avait de s'en être tiré et de ne pas être à leur place.

Dans un pays en guerre, il est rare de pouvoir suivre un plan à la lettre. La stratégie de la DEA en Afghanistan, anéantir le cartel pour mettre fin au conflit et permettre au pays de retrouver la stabilité et de se reconstruire, n'a pas tenu à l'épreuve de la réalité. Au sein du gouvernement américain, les agents de la DEA sont les seuls dont la priorité est de mettre fin au trafic de drogue. En Afghanistan, les deux partis avaient intérêt à ce que le trafic continue. Des membres haut placés de l'élite afghane pro-occidentale au pouvoir s'enrichissaient grâce au commerce d'héroïne tandis que les Américains et les officiers de l'OTAN craignaient de sacrifier inutilement des vies et d'épuiser leurs forces en s'attaquant au trafic de drogue. Les insurgés talibans achetaient des armes et amortissaient leurs besoins logistiques grâce à l'argent du trafic de drogue. D'après les informations recueillies par la DEA, Oussama Ben Laden et ses partisans n'étaient pas directement impliqués dans la vente d'héroïne. En revanche, ils bénéficiaient de la protection de dirigeants talibans et pakistanais, qui tiraient eux-mêmes des profits financiers du trafic d'héroïne en Asie du Sud. Taj et ses partenaires avaient pour mission de comprendre

comment fonctionnait le trafic d'héroïne. Cependant, ils mettaient également leurs ressources à disposition, notamment leurs indices et leurs écoutes téléphoniques, pour aider les Américains et les forces de l'OTAN à repérer des engins explosifs improvisés et des caches d'armes, à tendre des embuscades, à bombarder des lieux stratégiques et à localiser des cibles de valeur. Sur ordre du commandement des opérations spéciales américaines, Taj avait aussi envoyé des informateurs en mission au Waziristan, une région au nord du Pakistan, de l'autre côté de la frontière, pour localiser plusieurs otages, parmi lesquels le soldat américain Bowe Bergdahl et la touriste américaine Caitlan Coleman, son mari canadien et leurs enfants nés en captivité. Les informateurs afghans étaient revenus avec les coordonnées GPS des bâtiments où les otages étaient retenus par des insurgés afghans affiliés aux talibans.

En 2012, après quatre ans passés en zone de guerre, Taj a été transféré à la Division des opérations spéciales de la DEA. Milione l'avait repéré et l'a intégré au Groupe 960, le boulot rêvé pour quelqu'un qui n'a pas peur de passer sa vie entre deux missions. L'équipe de Milione avait carte blanche pour traquer et arrêter les trafiquants de drogue, d'armes, et démanteler les réseaux de blanchiment d'argent, qui permettent aux groupes terroristes et aux États-voyous de se développer partout dans le monde.

Les opérations menées par les agents de la DEA menacent souvent les intérêts de la CIA, et il n'est pas rare que les deux agences soient ouvertement en conflit. Alors que les agents de la DEA ont pour mission d'arrêter les trafiquants de drogue et d'armes, les agents de la CIA préfèrent les recruter. Les opérations de la CIA ont lieu à l'étranger, elles sont tenues secrètes et se déroulent souvent hors de tout cadre légal. À l'inverse, les agents de la DEA doivent respecter les lois américaines et agir selon des procédures que John Adams et Wyatt Earp ne renieraient pas. Les trafiquants sont jugés devant des tribunaux. Pas de drones, d'extradition sauvage,

de torture, d'informations obtenues illégalement, de jugements clandestins ou sommaires, d'assassinats ciblés.

C'est Wim Brown, l'alter ego de Milione, qui était à la tête de la section Afrique du Groupe 960 quand celui-ci a commencé à s'intéresser aux activités de LeRoux et de son organisation. Au beau milieu de l'enquête, Brown a été muté à Nairobi. C'était un homme grisonnant, avenant et vif, qui n'avait d'avis sur rien sauf sur le gouvernement, qu'il méprisait. Deux agents du renseignement, en charge du dossier LeRoux, travaillaient sous les ordres de Milione et Brown : Cindric, énergique, affable, charmeur et impétueux ; et Stouch, réfléchi, méticuleux, rationnel et d'une fiabilité à toute épreuve. Cindric se chargeait du gros œuvre, Stouch s'occupait des finitions.

Le travail de Taj, c'était d'être là où on avait besoin de lui. Pour l'opération Gögel-Vamvakias, on lui avait confié deux missions : se faire passer pour Sammy le Lybien, puis superviser l'extradition des prisonniers. Taj ne faisait pas le poids face à Gögel, bâti comme un colosse. Mais c'était un soldat rompu au combat, qui avait connu l'enfer de la guerre et n'avait aucune intention de laisser ce branleur blond lui filer entre les doigts.

Gögel venait de Stadthagen, une ville paisible en Allemagne, à une heure de voiture de Hanovre. Il avait perdu sa mère à l'âge de trois ans, terrassée par une crise d'asthme. Son père l'avait confié à ses grands-parents qui avaient pris en charge son éducation. En 2007, à l'âge de dix-huit ans, après avoir obtenu un diplôme de commerce, il s'était engagé dans l'armée allemande où il avait montré des talents de tireur d'élite. Il s'était engagé comme sniper au sein des Panzergrenadier, l'équivalent des rangers de l'armée américaine, et avait participé à deux missions au Kosovo avant d'être renvoyé à la vie civile avec les honneurs.

Pour les soldats qui travaillent comme officiers des télécommunications ou comme ingénieurs électroniques, c'est assez facile

de se reconverter et de trouver du travail dans le privé, dans les services de renseignement ou dans la police. C'est plus difficile quand on est tireur d'élite. Après avoir quitté l'armée, Gögel avait découvert ce que les anciens commandos appellent le « Facebook des mercenaires », une sorte de réseau social qui met en contact des vétérans américains et européens sans attaches, en mal d'action, qui ne parviennent pas à trouver un travail à la hauteur de leurs ambitions. Leurs rangs ont gonflé après les opérations des États-Unis et de l'OTAN au Kosovo, en Bosnie-Herzégovine, en Irak et en Afghanistan. Certains de ces hommes, éparpillés aux quatre coins du monde, se connaissent pour avoir déjà travaillé ensemble au sein d'unités de combat, de renseignement ou dans des centres de commandement. En travaillant pour l'armée, certains étaient devenus accros aux missions à haut risque et se faisaient embaucher par des entreprises de sécurité privées chargées d'assurer la sécurité de diplomates, d'employés de l'ONU, de hauts fonctionnaires étrangers, d'hommes d'affaires ou d'humanitaires exerçant en zone de guerre. Grâce à leurs smartphones et à des logiciels de messagerie cryptée comme WhatsApp, Wickr, ProtonMail ou Signal, ces anciens frères d'armes n'ont aucun mal à se retrouver et à s'échanger des tuyaux.

Après avoir brièvement travaillé comme agent de sécurité pour une chaîne de télévision à Kaboul, Gögel avait sillonné le golfe Persique et l'océan Indien à bord de navires marchands qu'il protégeait des attaques de pirates somaliens. Ces longues journées passées en mer lui avaient permis de se consacrer à son activité favorite : le bodybuilding. Il s'entraînait avec les moyens du bord, utilisant des câbles de bateau comme corde à sauter, enchaînant les pompes en équilibre sur des seaux tout en s'injectant des stéroïdes.

Début 2013, il avait fait la rencontre de Hunter, un Américain originaire du Kentucky aux manières brusques, surnommé Rambo. Avec son crâne chauve et luisant, ses pommettes hautes et ses muscles

saillants, Hunter avait le physique de l'emploi. Lorsque Gögel a écrit au tribunal pour invoquer des circonstances atténuantes, il a expliqué qu'il était sous la coupe de Hunter. Ce dernier jouait les gros bras, prétendait avoir travaillé dans des unités spéciales et mener une vie d'ascète faite d'opérations commandos et de séances de musculation. Toujours d'après Gögel, il lui avait fait croire qu'il dirigeait un « groupe de sécurité spécialisé dans la protection de clients haut placés ». Gögel admet qu'il avait eu une confiance aveugle envers Hunter, qu'il ne considérait « pas uniquement comme un mentor mais comme une figure paternelle ». Il n'avait jamais connu son père, et Hunter lui offrait sur un plateau la carrière, la famille et la vie dont il avait toujours rêvé.

Mais Gögel se trompait sur toute la ligne. Hunter était un dur à cuire qui n'avait nullement l'intention de jouer les pères de substitution. Son boulot, c'était de recruter des mercenaires pour le compte de LeRoux, qui lui avait explicitement réclamé des « gars compétents et prêts à enfreindre la loi ». En bref, il cherchait des tueurs à gages. Les compétences requises dépendaient de la mission : par exemple les Philippins et les Israéliens qui travaillaient dans les centres d'appels de son entreprise de produits pharmaceutiques devaient être polis, discrets, irréprochables et capables de réaliser des transactions bancaires en ligne.

Pour assurer la sécurité de ses opérations, LeRoux avait besoin de vétérans de l'armée américaine ou de l'OTAN en parfaite condition physique, disciplinés et habitués à obéir aux ordres sans poser de questions. Les deux dernières recrues de Hunter, Adam Samia et Carl David Stillwell, deux civils en piteux état qui vivaient à Roxboro en Caroline du Nord, ne lui avaient pas donné satisfaction. Ils étaient chargés de récupérer des armes et se prenaient pour des caïds. Début 2012, LeRoux leur avait confié un contrat : assassiner Catherine Lee, une jeune femme qui lui servait d'intermédiaire pour acheter des propriétés de luxe, dont

il faisait ensuite l'acquisition grâce à des prête-noms. LeRoux la soupçonnait de détournement de fonds et avait commandité son assassinat. Les deux hommes avaient honoré le contrat et exécuté Catherine Lee, mais ils avaient laissé derrière eux un tas de preuves accablantes qui auraient dû permettre de remonter jusqu'à LeRoux. S'il n'avait pas été inquiété, c'est parce qu'il avait déboursé des sommes astronomiques pour acheter le silence des policiers philippins.

LeRoux avait clairement signifié à Hunter qu'il ne tolérerait plus le moindre faux pas. Il était hors de question de donner à des officiers asiatiques ou africains des arguments pour le faire chanter et lui extorquer de l'argent. Il voulait des pros, des combattants aguerris et prêts à tuer. Chaque contrat était rémunéré à hauteur de 25 000 dollars. La liste des cibles à exécuter ne cessait de s'allonger. En revanche, LeRoux ne voulait pas que les mercenaires soient trop intelligents, de peur qu'ils ne le contredisent ou ne rechignent à effectuer le travail demandé. LeRoux ne supportait pas qu'on conteste ses décisions. La tête pensante, c'était lui.

Avec son physique d'apollon, Gögel avait le profil de l'emploi. Il était beau, obéissant, d'une intelligence moyenne, il aimait s'amuser et ne s'embarrassait pas de considérations morales. Il était ravi de pouvoir profiter des avantages que lui offrait son nouveau job : un appartement sur l'île de Phuket, des plages de sable fin, des euros plein les poches, de l'ecstasy à volonté, une salle de sport où entretenir ses tablettes de chocolat et des soirées dans des gogo bars, où serveuses et travestis venaient se frotter contre lui. LeRoux et Hunter avaient choisi l'île de Phuket à dessein : la plage de Patong, la plus animée de l'île, est la capitale mondiale du tourisme sexuel. Chaque jour, c'est Mardi gras au paradis de la prostitution : bruit, sueur, débauche, néons éblouissants, musique à fond et shots de tequila au Suzy Wong's Rock Hard A Go Go, au Club XTC, ou ailleurs.

Outre les nombreuses distractions qu'offrait l'île aux jeunes célibataires recrutés par LeRoux, c'était également l'endroit idéal pour se cacher. L'île de Phuket n'est pas un endroit fréquenté par les criminels. C'est une ville frénétique, qui grouille de monde, de voitures, de fêtards bruyants et soûls qui envahissent les rues à toute heure. La nuit, une foule d'étudiants, de soldats, de marins en escale et de jeunes hommes d'affaires à peine sortis du bureau se mêlent aux prostituées, aux drag-queens, aux DJ, aux serveuses, à des femmes qui miment des relations sexuelles avec d'autres femmes, à des femmes qui miment des relations sexuelles avec des serpents, à des masseuses, à des escort-girls, à des prostituées et à des femmes qui lancent des fléchettes ou des balles de ping-pong avec leur vagin.

Le jour de l'opération, le 25 septembre 2013, Cindric, Stouch et Milione n'étaient pas là pour s'envoyer en l'air dans les clubs de Phuket. Ils avaient établi leur quartier général dans la station balnéaire pour une opération de grande envergure. Ils traquaient Paul LeRoux et ses collaborateurs depuis décembre 2011 et avaient choisi la date du 25 septembre pour lancer l'opération *Coup de filet* qui devait aboutir à l'arrestation des collaborateurs les plus nuisibles de LeRoux : ses mercenaires et ses trafiquants d'armes et de drogue.

C'était un plan extrêmement risqué, que la plupart des policiers ou des militaires qualifieraient de folie, notamment parce que les cinq hommes chargés d'assurer la sécurité de LeRoux agissaient partout dans le monde et qu'ils avaient l'habitude de repérer la surveillance policière – et de s'y soustraire. Il était prévu que l'opération se déroule en plusieurs étapes.

Pour arrêter Gögel et Vamvakias, Cindric et Stouch avaient eu l'idée de monter une fausse opération au Liberia. Il fallait donner de la crédibilité au scénario. C'est là qu'intervenaient Milione alias « Casich », agent de la DEA en poste à Monrovia, et Taj alias

« Sammy le Lybien ». L'équipe de la DEA avait rédigé de faux mails et des rapports de leurs activités heure par heure pour faire croire que Casich et Sammy, les cibles désignées, étaient surveillés par un cartel colombien. Les deux agents infiltrés avaient publié sur les réseaux sociaux des photos de leurs soirées en boîte de nuit à Monrovia, prises avec leur iPhone. Rien n'avait été laissé au hasard : costumes, accessoires, faux documents (des billets d'avion aux réservations de chambres d'hôtel en passant par des locations de voiture). Les autorités libériennes avaient été mises dans la confiance, afin de permettre l'arrestation et l'extradition des malfrats par la DEA. Les préparatifs de l'opération s'étaient déroulés dans la crainte qu'une erreur ou une fuite ne vienne ruiner leurs plans.

L'opération *Coup de filet* était d'autant plus périlleuse qu'elle se composait en réalité de cinq opérations. Les agents du Groupe 960 coordonnaient simultanément une deuxième opération en Estonie pour arrêter deux autres hommes de main de LeRoux, Soborski et Filter, qu'ils avaient attirés à Tallinn en prétextant également un faux contrat criminel. Six autres hommes de main de LeRoux étaient la cible de trois opérations conjointes à Phuket. Pour corser encore les choses, les arrestations devaient avoir lieu simultanément, afin d'éviter qu'une des cibles ait le temps d'avertir les autres, soit par texto, soit en ratant un éventuel rendez-vous s'ils avaient été suffisamment malins pour convenir de contacts à heure fixe. Un silence trop prolongé pouvait tout aussi bien alerter les criminels. Chaque arrestation avait été préparée avec soin. Rien ne devait venir perturber l'opération *Coup de filet*, ni les aléas de la météo ni un conflit de dernière minute avec les autorités locales.

L'opération en Estonie avait demandé autant de préparation et de logistique que celle de Monrovia. Les trois opérations à Phuket, menées en collaboration avec une unité d'élite de la police thaïlandaise et une équipe de policiers en civil, devaient

aboutir à la capture de Hunter et de cinq hommes que les agents de la DEA avaient identifiés grâce à leurs informateurs et à des messages qu'ils avaient interceptés. Ces hommes étaient à la tête de l'un des plus gros trafics de l'empire de LeRoux, la contrebande de méthamphétamine nord-coréenne, de cocaïne sud-américaine et d'armes de poing dans de nombreux pays.

Avec le recul, l'opération *Coup de filet* est certainement la plus ambitieuse et la plus audacieuse de l'histoire de la DEA. Mais, pour Cindric, Stouch et Milione, cette opération n'était qu'une opération ordinaire du Groupe 960, même si elle mettait leurs nerfs à rude épreuve. Le moindre faux pas, la moindre fuite de la part d'un policier local incompétent ou corrompu, d'un agent de la CIA jaloux ou d'un diplomate un peu trop nerveux, ferait voler en éclats toute l'opération. Ce scénario catastrophe n'était pas à exclure. De tels fiascos s'étaient déjà produits par le passé.

Pour Milione, Cindric et Stouch, ces cinq opérations devaient impérativement avoir lieu simultanément. Alors qu'ils passaient en revue le déroulement de chaque pan de l'opération, Milione avait demandé à ses agents de tenter de parer à tous les imprévus et « d'envisager cette opération comme une danse, où chaque enchaînement fait partie d'une chorégraphie ». Une fois le coup d'envoi donné, il serait impossible de revenir en arrière.

Ces opérations comportaient des risques pour les agents de la DEA mais également pour la police locale qui les assistait et pour les témoins éventuels. Les cinq hommes de main de LeRoux étaient des tueurs surentraînés et formés aux techniques de combat. Les cinq trafiquants de drogue étaient aussi de dangereux criminels, qui n'hésitaient pas à éliminer leurs ennemis d'une balle dans la tête. L'opération avait également des enjeux géostratégiques : ces hommes étaient impliqués dans l'achat de tonnes de méthamphétamine pure produite en Corée du Nord par un groupe protégé par le régime du dictateur Kim Jong-un. Le trafic de méthamphé-

tamine rapportait des millions de dollars à cet État-voyou, sous le coup de sanctions internationales, qui cherchait à se procurer des liquidités pour se doter de l'arme nucléaire et de missiles balistiques d'une portée suffisante pour atteindre les États-Unis. La priorité, c'était de priver la Corée du Nord de liquidités. Cependant, les agents de la DEA avaient un objectif à plus long terme : s'ils parvenaient à comprendre la structure du réseau et à l'infiltrer, ils pourraient obtenir des informations sur la façon dont la Corée du Nord parvenait à déjouer les contrôles internationaux et à se procurer les capitaux nécessaires au financement de son programme d'armement.

Les hommes de LeRoux étaient impliqués dans d'autres trafics d'envergure, notamment des trafics d'armes. Ils avaient passé des accords avec des militaires chinois qui leur vendaient des missiles antiaériens, convoités par des groupes terroristes partout dans le monde, mais aussi avec des marchands d'armes et avec des mercenaires blancs en Afrique du Sud ainsi qu'avec un groupe de marchands d'armes serbes qu'ils appelaient entre eux « les criminels de guerre ».

Au cours des préparatifs de l'opération, Cindric et Stouch avaient réussi à faire croire à Hunter que l'assassinat de « Casich » et de « Sammy » à Monrovia était commandité par LeRoux. Ils n'auraient pas pu y parvenir sans l'aide de deux informateurs expérimentés de la DEA (sur lesquels nous reviendrons par la suite), qui étaient soi-disant « membres d'un cartel de drogue colombien » et opéraient sous le nom de Diego et Geraldo. Ils travaillaient avec Georges, pilote de brousse français, qui avait été présenté aux mercenaires comme leur contact pour la mission. C'est lui qui s'occupait de la logistique de l'opération et qui leur fournissait les armes. Hunter avait choisi Gögel et Vamvakias pour exécuter le contrat à Monrovia. Il leur avait fait planifier l'opération dans les moindres détails et leur avait recommandé

d'agir avec discrétion, sans laisser le moindre indice susceptible de remonter jusqu'à LeRoux. Il leur avait fourni un rapport de surveillance détaillant tous les faits et gestes des Colombiens, sans se douter qu'il avait été rédigé par des agents de la DEA, qui avaient pris soin d'y ajouter des photos de Milione et de Taj.

Le plan de Gögel et Vamvakias sortait tout droit de ces jeux vidéo ultra-violents auxquels ils jouaient à Phuket. Les agents de la DEA les avaient mis sur écoute et avaient intercepté leurs conversations.

Ils avaient réclamé des masques en latex carrément importés de Hollywood à Jonathan Wall, le fournisseur d'armes de LeRoux aux États-Unis, afin de se déguiser en Noirs. Leur plan était d'arpenter les rues et de faire le tour des bars jusqu'à ce qu'ils repèrent leurs cibles. Le faux rapport de surveillance indiquait que Casich et Sammy avaient leurs habitudes dans un bar-restaurant, le Blue House, dans le quartier de Congo Town, à une demi-heure du centre-ville de Monrovia. C'était un restaurant pour touristes branchés, qui servait de la cuisine fusion aux inspirations africaine et mexicaine. Toujours d'après le rapport, Casich et son indic avaient été vus plusieurs fois sortant ivres de ce restaurant. Le rapport recensait également d'autres lieux fréquentés par Casich et Sammy : le Level 1 Steak House, restaurant haut de gamme apprécié de l'élite politique du pays, et Bishoftu, un boui-boui éthiopien, qui attirait les clients les plus téméraires.

Gögel et Vamvakias avaient prévu d'exécuter Casich et Sammy d'une balle dans la tête, avec un pistolet calibre .22 équipé d'un silencieux. Au cas où ils ne pourraient pas s'approcher de leurs cibles, ils s'étaient également munis de pistolets-mitrailleurs Heckler & Koch MP7, puissants mais de petite taille, conçus pour les forces spéciales et les militaires. Long d'une quinzaine de centimètres et pesant moins de 2 kg, le MP7 permet de tirer en rafale, à une vitesse de quarante coups par minute. Rien ne résiste à une

telle puissance, pas même une armure en titane. Sur YouTube, on trouve des vidéos de démonstration de ces H&K MP7, qui comptabilisent des millions de vues. Gögel et Vamvakias bavaient devant ces armes comme des étudiants devant les serveuses du Rock Hard Club sur la plage de Patong.

— Tout ce qui entre dans notre ligne de mire est déjà mort, avait dit Vamvakias.

— Même avec un gilet pare-balles, avait renchéri Gögel.

Et s'il y avait des victimes collatérales, tant pis. La seule ombre au tableau était que la puissance de tir d'une arme aussi facile à cacher sur soi la rendait interdite à la vente. Ce problème avait été soulevé au cours des réunions préparatoires à Phuket, mais Georges leur avait assuré qu'il n'aurait aucun mal à se procurer quelques MP7 sur le marché noir ainsi que d'autres armes de poing, les masques et tout l'équipement dont ils avaient besoin. Il leur avait promis que le matériel serait livré à Monrovia, dans leur chambre d'hôtel. Une fois le travail effectué, il était prévu que les deux hommes rentrent directement à Phuket. Une voiture les attendrait pour les conduire à l'aéroport de Monrovia, où Georges se tiendrait prêt à décoller, dans un avion privé affrété pour l'occasion.

Ils n'auraient rien sur eux qui puisse laisser penser qu'ils venaient d'exécuter un contrat criminel, hormis deux pièces creuses d'un euro contenant une puce électronique au contenu crypté. En cas d'arrestation, même si la police locale mettait la main sur ces pièces et parvenait à les ouvrir, elles resteraient muettes. Hunter avait crypté les données de crainte que la DEA ou d'autres agents du renseignement n'interceptent ses mails. Ces données, c'était le « descriptif des cibles » c'est-à-dire leur photo, leur nom, leur description, leur numéro de téléphone ainsi que l'adresse de leur appartement et des lieux qu'ils avaient l'habitude de fréquenter.

L'opération avait commencé à 9 heures, le 24 septembre. C'est l'heure à laquelle Gögel et Vamvakias étaient partis de Phuket pour aller à l'aéroport international de Bangkok, où ils avaient embarqué à bord du vol 887 de Kenya Airways à destination de Nairobi. L'avion avait décollé peu après minuit pour atterrir à Nairobi au petit matin. Gögel et Vamvakias avaient eu le temps de prendre leur petit déjeuner avant de monter dans un deuxième avion, le vol 508 de Kenya Airways. Après une escale d'une heure à Accra, l'avion s'était posé à Monrovia à 3 h 10, heure locale.

Après s'être dégourdi les jambes et avoir récupéré leur sac à dos, ils étaient descendus sur le tarmac, éblouis par le soleil. Au bas des marches, Georges, leur assurance-vie à Monrovia, les attendait. Vamvakias s'était penché maladroitement vers lui, comme pour le prendre dans ses bras.

— Tu fais quoi là ? Me touche pas ! Suivez-moi ! avait vociféré Georges.

Il avait la mine renfrognée. C'était un ancien commandant de la marine française, qui exigeait que ses collaborateurs fassent preuve de professionnalisme. Vamvakias avait l'air d'avoir bu. Gögel souriait de toutes ses dents, comme un adolescent en visite à Disneyland. La tenue de plage de l'Allemand contrastait avec celle de Georges : treillis et veste kaki, passe-partout.

— Putain, mec, c'est quoi ces fringues ? Tu te crois où ? avait grogné Georges.

Tout en traversant le tarmac, Georges avait expliqué à Gögel et à Vamvakias qu'il avait graissé la patte de plusieurs policiers libériens pour qu'ils soient dispensés des formalités à la frontière. Les deux mercenaires avaient acquiescé en souriant, tout en pensant déjà au traitement VIP qui les attendait après ces vingt-cinq heures où ils avaient été coincés dans l'avion, l'entrejambe irrité, à lutter contre les crampes. Un bon repas, une douche à l'hôtel et une bonne nuit de sommeil. Quelques minutes avec Georges leur

avaient suffi pour se faire un avis sur lui : il râlait beaucoup mais il était extrêmement compétent et efficace. De toute façon, ils ne pouvaient pas se passer de ses services. Ils le suivaient à travers le terminal, un vieux bâtiment en préfabriqué qui sert d'aéroport à la ville de Monrovia depuis l'incendie qui a ravagé le terminal d'origine en 1990, pendant la guerre civile libérienne.

Georges avait tendu les passeports des deux hommes à un Libérien d'âge moyen, noir, les cheveux poivre et sel coupés court. Il leur avait souri, l'air avenant. Georges avait fait les présentations : Sam, officier libérien en charge des contrôles d'immigration, celui-là même qu'il avait grassement payé. Sam avait mené les trois hommes hors du terminal par un passage étroit qui aboutissait à un bâtiment à l'arrière. Deux pièces, des murs de parpaing, un toit en tôle.

À la porte, Georges avait dit aux deux mercenaires :

— Je vous laisse avec mon pote. Il faut juste que je parle aux gars de l'immigration vite fait. Je reviens tout de suite, et on ira directement en ville.

Gögel et Vamvakias s'étaient retrouvés dans une pièce vide, à l'exception d'un bureau en bois et de deux chaises inconfortables placées face à face. À peine s'étaient-ils installés que quatre silhouettes avaient fait irruption dans la pièce en hurlant.

— Police ! Police ! À terre ! À TERRE ! avait lancé un Américain blanc au visage anguleux, vêtu d'un jean et d'un T-shirt.

Les trois Libériens qui l'accompagnaient avaient renchéri :

— Police !

— À terre ! Tout de suite !

Stupéfaits, les mercenaires s'étaient baissés lentement, les mains en l'air. Les policiers les avaient plaqués au sol, la tête contre le béton. L'Américain avait tordu les bras de Gögel dans le dos et lui avait passé les menottes tandis qu'un policier libérien faisait subir le même sort à Vamvakias.

— Agent spécial Jim Scott de la DEA, avait dit l'Américain en agitant sa carte de police devant les yeux des deux suspects. Vous êtes en état d'arrestation.

Scott s'était ensuite redressé, soulagé que les consignes qu'on lui avait martelées pendant sa formation (agir avec rapidité, en jouant sur l'effet de surprise) aient fonctionné une fois de plus. C'était une opération qu'il appréhendait. S'il avait dû affronter le colosse allemand au corps-à-corps, il n'aurait certainement pas eu le dessus. Il avait demandé aux policiers libériens de faire le plus de bruit possible et de maîtriser rapidement les deux suspects de manière à ce qu'ils n'aient pas le temps de se rendre compte que Scott et les policiers libériens n'étaient pas armés. Les forces de police américaines ne sont pas autorisées à faire usage de leur arme à l'étranger, et les policiers aux frontières libériens n'en portent pas.

Scott avait immédiatement lu leurs droits à Gögel et à Vamvakias. Il les avait informés qu'ils étaient inculpés dans le district Sud de New York pour conspiration en vue d'assassiner un agent et un informateur américains, deux crimes qui relevaient de la justice fédérale. La DEA avait déjà fourni au gouvernement libérien un mandat d'arrêt à leur nom. La présidente du Liberia, Ellen Johnson Sirleaf, avait déclaré qu'il s'agissait d'étrangers indésirables sur le territoire national et avait autorisé la DEA à procéder à leur extradition.

Scott voyait bien que Gögel ne mesurait pas la gravité de la situation. Il l'écoutait avec nonchalance, comme s'il ne s'agissait que d'un des petits tracas ordinaires des aéroports du tiers-monde. Scott avait jeté un coup d'œil au sac de l'Allemand, qui débordait de seringues et d'anabolisants. Gögel lui avait dit que c'était l'heure de sa piqûre.

— Il faut que je fasse mon injection, sinon je vais avoir des nichons..., avait pleurniché l'Allemand.

L'agent lui avait répondu :

— Les anabolisants, c'est fini.

Les prisonniers avaient passé la nuit sur le sol de la salle d'attente VIP de l'aéroport, transformée pour l'occasion en cellule, sous la surveillance de Scott et des policiers. Le lendemain, d'autres agents de la DEA étaient arrivés pour escorter Gögel et Vamvakias jusqu'à Manhattan, où ils seraient jugés. Wim Brown avait soulevé le T-shirt de Gögel pour le prendre en photo et apporter la preuve qu'il n'avait pas subi de violences. Taj lui avait donné un coup de main. Le dos de l'Allemand était entièrement recouvert d'un immense tatouage, qui s'étalait d'une épaule à l'autre, depuis la nuque jusqu'à la taille. Une inscription à l'encre noire, en gros caractères gothiques : INFIDÈLE.

— C'est quoi ça ? avait demandé Taj.

Gögel avait fixé ses pieds nus et bronzés en haussant les épaules. Pensait-il vraiment que le mot INFIDÈLE suffirait à impressionner les membres d'al-Qaïda ou les talibans ? C'était vraiment débile. Si un islamiste s'approchait assez près pour lire ce qui était écrit, ce serait sans doute avec l'intention de le décapiter.

Ou peut-être ce mot INFIDÈLE était-il destiné à impressionner les autres soldats sous la douche ou dans les bars ? Si tel était le cas, Gögel insultait ceux qu'il était censé protéger, au Kosovo et en Afghanistan. Taj était un bon musulman. Il savait que ce mot ne désignait pas les chrétiens ou les juifs mais les athées, ceux qui ne croient en rien.

Petit à petit, l'Allemand se rendit compte que tous ceux qu'il avait croisés depuis le début de sa mission n'étaient pas ceux qu'ils prétendaient être.

Brown, l'agent chef de la DEA sur le terrain à Monrovia, avait fait le voyage à côté de Gögel et Vamvakias dans la navette de l'aéroport de Nairobi. Il était aussi assis quelques rangées derrière eux dans l'avion entre Nairobi et Accra. Gögel l'avait à peine remarqué. Brown ressemblait à tous ces hommes d'affaires qui

passent plus de temps à regarder leur smartphone qu'à s'intéresser à ce qui se passe autour d'eux. En réalité, il rapportait le moindre de leurs mouvements à Scott et à l'équipe de la DEA à Monrovia.

Georges était effectivement pilote de brousse et mercenaire, mais c'était surtout l'ami de Brown et il travaillait avec la DEA, pas contre eux. Il avait effectué une grande partie de sa carrière dans l'aéronavale, aux commandes d'un Crusader intercepteur. Ensuite, il avait exercé comme pilote privé en Afrique, au service de nombreux chefs d'État africains et d'hommes influents. En parallèle, il lui arrivait de rendre service à la police ou à des services de renseignement. Il avait la cinquantaine, le visage tanné par le soleil et était en parfaite condition physique, toujours tiré à quatre épingles, même sous la chaleur étouffante de Monrovia.

Sam, « l'officier corrompu des services d'immigration libériens », était en réalité Sam Gaye, agent de la DEA à la retraite qui travaillait depuis plusieurs années comme consultant en sécurité pour la DEA en Afrique de l'Ouest. Comme Georges, Sam était les yeux et les oreilles de Cindric et Stouch sur le terrain. Après avoir passé son enfance à Monrovia, il avait immigré avec sa famille aux États-Unis à l'âge de quinze ans, avant de s'engager dans la DEA après ses études et de se porter volontaire pour retourner dans son pays d'origine, ravagé par la guerre. Gaye avait un carnet d'adresses très fourni en Afrique de l'Ouest. Parmi ses amis d'enfance, il comptait Fombah Sirleaf, le beau-fils de la présidente du Liberia Ellen Johnson Sirleaf. Fombah était à la tête de l'Agence nationale de sécurité du Liberia (National Security Agency ou NSA). La présidente et Fombah Sirleaf suivaient l'opération depuis le début. Sirleaf avait posté ses propres agents armés partout dans l'aéroport, en civil, afin de s'assurer du bon déroulement de l'arrestation de Gögel et Vamvakias.

À bord de l'avion Gulfstream II affrété par la DEA pour transporter les prisonniers jusqu'à New York et les juger, Taj était

assis tout près de Gögel. Chaque fois que celui-ci voulait aller aux toilettes, Taj l'accompagnait et attendait qu'il ait fini. Ce n'était pas la partie la plus agréable de son travail, mais les agents ne pouvaient pas prendre le risque que le prisonnier essaye de saboter l'appareil. C'est également Taj qui se chargeait d'apporter à boire et à manger à Gögel, sans utiliser de couverts, de métal ou de plastique. Une seconde d'inattention, c'était risquer de se faire arracher un œil.

Les agents fédéraux devaient traiter leurs prisonniers avec respect. Taj était attaché à ce principe. Pendant le voyage, il donnait à Gögel ce qu'il réclamait, du Pepsi et du pudding à la banane, tout en répondant patiemment à ses questions, même s'il avait face à lui un homme qui avait prévu de l'assassiner. *Oui, Gögel pouvait écrire à sa copine russe. Non, les prisonniers américains ne sont pas autorisés à recevoir de visites conjugales. Et quand la question des stéroïdes revenait sur le tapis : Non, on ne lui fournirait pas de stéroïdes en prison. Oui, s'il arrêtait les hormones, il aurait probablement les seins qui poussent. Non, le gardien ne lui donnerait pas de stéroïdes.*

Mais, en son for intérieur, Taj enrageait : *Putain, Gögel, tu es une merde. Tu veux tuer un citoyen américain pour de l'argent ? Et après te la couler douce sur une plage en Thaïlande, avec mon sang sur les mains ?*

Taj se doutait que Gögel allait implorer la clémence du tribunal, prétextant qu'il était presque orphelin, pauvre, perdu, sans repères, et qu'il fallait bien trouver un moyen de s'en sortir. Taj s'était retrouvé dans la même situation : réfugié, sans argent, dans le froid, tenaillé par la faim. Pourtant, il ne s'était jamais senti seul, perdu ou sans repères.

Il avait approché son visage de celui de l'Allemand pour lui demander une fois de plus :

— Tu me reconnais maintenant ?

Gögel fixait ses pieds.

— La photo que tu avais au mur, c'est moi. Toi et ton copain, vous aviez prévu de me buter.

L'Allemand n'osait pas lever les yeux, pour ne pas croiser le regard de Taj.

— Personne ne mérite ce qui t'arrive, et ça me fait pitié parce que t'es pas au bout de tes peines. Ça va être dur. Mais imagine si tu m'avais buté. Tu serais où là ? Sûrement à Phuket, en train de te bourrer la gueule et de claquer ton pactole. Je crois pas que tu aurais été bouffé par les remords, si ?

Gögel ne disait toujours rien. C'est le moment qu'il avait choisi pour appuyer la joue contre la vitre glacée du hublot et se mettre à pleurer.

ELAINE SHANNON

PAUL LEROUX

L'ENTREPRENEUR DU CRIME 2.0

Pendant des années, Paul Calder LeRoux a échappé aux radars de la Drug Enforcement Administration (DEA) et de la CIA.

Premier grand criminel à opérer dans le cyberspace, ce développeur surdoué s'est retrouvé en quelques années à la tête d'un empire tentaculaire. Son innovation ? Appliquer les principes de l'entrepreneuriat du ^{xxi}e siècle à l'économie souterraine, en procédant notamment à la dématérialisation des activités criminelles. Assassinats, trafic de drogue, contrebande, blanchiment d'argent... Le réseau développé par Paul LeRoux devient rapidement la première cybermafia d'envergure internationale.

Durant près de cinq ans, la journaliste Elaine Shannon a pénétré le monde occulte de Paul LeRoux. En lien étroit avec les équipes de terrain de la DEA, elle a remonté la piste de la tête pensante de cette organisation criminelle atypique, étudiant le parcours, les méthodes et le profil psychologique du dangereux « *Mastermind* ».

Le récit exclusif de la traque du plus glaçant des cybercriminels.

ELAINE SHANNON est journaliste d'investigation. Elle a été correspondante pour le *Time* et *Newsweek*. Spécialiste du crime organisé, de l'espionnage et du terrorisme, elle est l'auteur de plusieurs livres salués par la critique.

Harper
Collins

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire-Lucie Polès

Couverture : Chris Sergio © DEA Source
www.harpercollins.fr

78.0691.9

20 €



9 791033 904665